



Daniel Cohen éditeur  
www.editionsorizons.fr

*Littératures*, une collection dirigée par Daniel Cohen

*Littératures* est une collection ouverte, tout entière, à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents. L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple — il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », les deux mentors savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

ISBN : 978-2-296-08808-5  
© Orizons, Paris, 2011



# Filages

Dans la même collection

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loïn de Vārānasī*, 2008  
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011  
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Serge Dufoulon, *Les jours de papier*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011  
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008  
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008  
Gérard Gantet, *L'Immeuble vert*, 2011  
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011  
Jean Gillibert, *Nunuche suivi de Les Pompes néantes*, 2011  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Gérard Glatt, *Une jeune fille différente*, 2011

Günter Grass, *La Ballerine*, 2011  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Liliane Hasson, [trad. du cubain] *L'île errante*, 2011  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale, 2008-2011 :  
    *L'Éternité pliée*, tome I ; *La Rivière entre les doigts*, tome II ; *Graine  
    de lumière*, tome III ; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011  
François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011  
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008  
Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Lucette Mouline, *Filages*, 2011  
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années...*, 2008  
Anne Mounic, (X) de nom et prénom inconnu, 2010  
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008  
Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011  
Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011  
Gianfranco Stroppini de Focara, *Le serpent se mord la queue*, 2011  
Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Béatrix Ulysse, *Le manuscrit de la Voie lactée*, 2011  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se  
corrèlent au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie* — *La main d'Athé-  
na*, *Homosexualités* et même *Témoins*, en relèvent. Voir notre site (décliné  
en page 2 de cet ouvrage).





Lucette Mouline

# F i l a g e s

Orizons

2011



## Du même auteur

*Roman de l'Objet*, José Corti, 1981  
*Bibliques*, José Corti, 1984  
*La Moisson du crépuscule*, Pierre Fanlac, 1984  
*Le Jardinier du Ciel*, Pierre Fanlac, 1986  
*Mémoires d'imposture*, Éditions des Femmes, 1986  
*L'œil des Phrases*, José Corti, 1987  
*La Tunique de Nessus*, Éditions des Écrivains, 2000  
*La Dame Blanche*, Éditions des Écrivains, 2001  
*Sylvain ou le bois d'œuvre*, L'Harmattan, 2006  
*Faux et usage de faux*, Orizons, 2009  
*Du côté de l'ennemi*, Orizons, 2010  
*Filages*, Orizons, 2011



L'art est notre organe pour la joie — pour atteindre le sommet nous devons nous faire violence, nous devons maîtriser Dieu, car le royaume des Cieux appartient aux violents comme il est dit dans l'Évangile.

Paul Claudel, *Tête d'Or*







# I

## Paroles de l'ombre





Vous me croirez si vous voulez, je suis à peine un homme. Et pourtant, comme disait l'autre à propos de la terre qui — malgré tout — tournait, on ne peut le nier, je parle. Preuve en sont ces mots qui — c'est inévitable — donnent à prévoir quelque suite. Je n'y peux rien. Ils viennent de quelqu'un qui n'est pas moi, un visiteur qui s'incruste, que j'héberge il me semble depuis toujours, un de ces intrus qui vous assiègent et vous arrachent, à force de s'imposer, une bienveillance coupable. Ce personnage qui réussit à demeurer bâtard, ni intime ni étranger, mais un peu l'un et l'autre, je l'appelle mon fantôme. C'est bien ainsi qu'on peut nommer une présence obsédante qui emprunte une vague forme humaine pour vous apparaître et vous fuir, laissant derrière elle, enveloppée de crainte, la hantise d'avoir été découvert.

Mais cette ombre qui me poursuit a une particularité qui me la rend presque familière. Malgré le caractère angoissant qu'elle revêt parfois, elle a des penchants joueurs, s'ébroue volontiers, batifole avec une candeur touchante, ce qui m'a aidé à prendre l'habitude de sa compagnie et, faute de pouvoir l'appriivoiser, je la laisse s'ébattre à loisir, tourbillonner çà et là jusqu'à m'étourdir et même m'envoûter. Car, fou d'amour pour les mots, mon fantôme danse à perdre haleine. Cette euphorie qui m'inquiète et me déborde semble être née en même temps que moi et m'être inséparable. Elle est aussi infinie que l'univers. C'est un sentiment de puissance qui englobe ma personne, les autres, les objets, les livres, la nature. Évidemment, j'en suis le centre. Il m'est difficile de faire autrement puisque le spectre en question habite chez moi. Et que la valse séductrice qui me vise m'entraîne où bon lui semble.

Jusque là tout est à peu près clair dans mon esprit. Mais où les choses se corsent, c'est qu'en me grandissant, en m'agrandissant ainsi, ce fantôme, par ailleurs, me diminue ou, si vous voulez, me rétrécit. Il me gêne aux entournures et plus précisément, puisqu'il s'agit de mots, aux tournures. Et pour compliquer encore, il s'agit d'un mystère dont je n'arrive à m'ap-

procher que si, justement, je m'y abandonne. Vous venez de comprendre : c'est ce que je suis en train de faire. Pourquoi ? Tout juste histoire de tenir debout, de croire à l'existence si incomplète, si précaire, que j'ai avouée au départ. Je pourrais ajouter histoire de souffler un peu, si je ne craignais une allusion perfide à ce mécanisme respiratoire si propre à la vie corporelle nommé inspiration et dont mon parasite raffole sans avoir l'air de s'apercevoir qu'il n'est que le contraire matériel de l'expiration. Disons que j'en suis venu à me faire la leçon : si je consens à écouter mon fantôme, j'aurai peut-être une chance de n'expirer qu'après avoir connu l'inspiration. C'est à dire goûté au fonctionnement d'un corps normal. Et, par dessus le marché, posé des mots quelque part à mon tour.

Car — vous l'avez deviné — ce sera ma seule satisfaction, ma seule raison d'être. Si mal équipé pour vivre, je me fous du bonheur. Du plaisir encore davantage. Sans doute parce que je suis persuadé que je ne les trouverai que dans les bras de Dieu. Voilà un bien grand mot lâché. Oui, vous avez bien lu. Je crois en Dieu. Rien de plus logique. Il est le prolongement naturel du surnaturel de mon fantôme. Certes je suis aussi un peu superstitieux mais la foi — prise d'altitude majeure — m'est bien plus indispensable pour respirer que la magie. Mon fantôme profite largement de ces dispositions. Je n'y puis rien. C'est à cause de mon signe. Je suis Cancer. Un spécialiste en la matière s'est exprimé ainsi dans un de ses sérieux horoscopes : « Parmi les signes d'eau dont le Cancer on trouve les individus de constitution fragile, sujets à de grandes fatigues et à toutes formes d'épuisement. Ils sont lents, sentimentaux, impressionnables, hypersensibles, intuitifs, rêveurs. Bons médiums, ils sont attirés par le monde de l'occultisme et de l'art ».

Si j'en crois cette analyse, j'ai bien raison d'écouter ce fantôme qui m'a si souvent embarrassé pour m'accomplir enfin, devenir crédible à mes propres yeux et à ceux des autres. C'est à dire ? Eh bien, par exemple, au lieu de publier à tort et à travers, avoir une politique de création. L'expression est bizarre. Mais coincé entre mon souci pragmatique d'exister et mon attachement au fantôme, je n'en trouve pas d'autre. De plus, j'aimerais mener une vie d'époux et de père responsable. J'imagine qu'il me plairait de dispenser des conseils écoutés, de savoir conjuguer avec élégance ma rébellion native aux institutions et l'obéissance nécessaire à la survie. Le tout en rêvant à la puissance mille. Cédons tout de suite au mirage. Brossons un mirifique avenir fait d'aptitude généreuse à une mansuétude non dépourvue de grandeur, d'usage singulier et en même



temps prodigieusement pertinent d'un langage qu'on applaudira avec un respect plein d'admiration.

Pour me résumer, et là aussi c'est bizarre, si j'obéis à ce double faussement évaporé, loin de parler comme un moulin, à l'aventure, je deviendrai un homme de discernement. Au lieu de somnoler ou rire sous cape quand je bavarde, on tendra l'oreille à mes propos. Je serai technicien habile en informatique. J'enverrai des fichiers impeccables. Je ne me précipiterai plus une fois par an ou, dans le meilleur des cas, un an sur deux, un gros tas de pages sous le bras, à la poste la plus proche pour expédier — en recommandé s'il vous plaît, non, sans accusé de réception, colissimo, dans un carton, je pense, si ça fait plus de trois kilos l'enveloppe ne suffit pas — le dernier né de mes produits comme un voyageur de commerce. Adeptes de la folie et de la rigueur miraculeusement conjuguées, je ne douterai plus de moi.

Oui, c'est là que je voulais en venir. Mon double s'est mis dans la tête que j'étais un écrivain et il y a longtemps que ça dure. Depuis que j'ai, comme on dit, l'âge de raison, il n'en finit pas avec cette fantaisie. Je continue à m'interroger sur ce que les autres en pensent. Les réactions sont mitigées. Ils ont l'air plutôt d'accord, opinent pensivement du menton quand on parle entre quatre yeux. Mais je me le demande aussitôt : n'est ce pas un assentiment qui ressemblerait à celui qu'on accorde pour ne pas faire de peine, ne pas contrarier un avis fondé en dehors de soi dont on cautionne arbitrairement les motifs par une série de compliments conventionnels ? Je vais jusqu'à penser à des éloges venimeux, à des louanges d'une nocivité éprouvée qui condamnent radicalement avec un rien de condescendance : c'est très intéressant ce que vous faites. Ou bien, vous savez, votre livre m'a ému, ou pire encore, vous écrivez bien, je ne pensais pas que vous écriviez si bien. Ces remarques laudatives qui me mettent en fureur, j'en ai tellement assez de les supporter que j'ai décidé d'en débattre une fois pour toutes avec l'alter ego qui me presse de partout, m'adjure d'en finir,

sous peine de graves conséquences. Entre autres, si je refuse d'obtempérer, il menace de me flanquer une correction et surtout de m'abandonner, ce qui serait pour moi la pire des choses. Car on a beau dire, on tient plus à l'attachement de quelqu'un qui vous veut du bien même s'il nous agace, qu'à la contemplation solitaire d'une infirmité même sublime.

Je me contenterai donc ici de prendre pour interlocuteur mon fantôme. Tant pis pour vous si je vous largue un peu. Dans son labyrinthe, vous finirez par vous y retrouver. Ses ratiocinations ne sont pas telles qu'elles ne manifestent une aventure où se raccrocher à la lucidité, entreprise dont le spectacle peut rendre heureux ceux pour qui le plaisir a encore du sens. Il m'arrive d'envier les individus encore plus démunis que moi, qui n'ont pas, par exemple, la ressource de taper le clavier pour dissuader autrui d'une appréciation au pied levé, dissiper une imposture ou clamer sur les toits j'ai un fantôme. Ceux qui disent enchanté, très heureux de l'apprendre, et alors ? Vous vous montrez ravi de proclamer cela, mais encore et alors ? Cependant, je serai bien vexé si on m'accuse d'exhiber mon moi par pur caprice, humeur belliqueuse ou colère. Qu'importe, je tiens pour certain que le moment est venu de m'affranchir de ces critiques indues, aussi lénifiantes que les louanges auxquelles j'ai laissé céder la lâcheté humaine, probablement à cause de mon caractère conciliant.

On me reconnaît cette qualité en famille. Tant que nous y sommes, à la famille, parlons-en. Autre question honteuse à traiter plus tard. Restons-en pour l'instant à des constats superficiels. Ma femme a un tempérament de tous les diables. Je me doute qu'au lit, avec quelqu'un d'autre que moi, ce serait une affaire. Cette mangeuse d'hommes dévore des livres pour se distraire. Une affaire parmi d'autres. Celle à laquelle se rapporte l'acte de lire, de dire qu'on lit. Qu'on lit au lit. Puisqu'on m'a suggéré que pour obéir à mon fantôme il me suffirait d'être lu, je veux bien emboîter le pas et considérer que le lu et le lit ce sont deux choses à considérer ensemble. D'autant plus qu'une fois supprimée par un tour de passe — passe grammatical, la classification des verbes en différents groupes, on pourrait aligner leurs désinences participiales, soit, pour ce qui est du verbe lire, li tiendrait lieu de lu. Certes, la confusion impliquée par nos prémisses ne serait qu'incomplète ; il manquerait le « t » final. Je veux bien, mais justement, ne parle-t-on pas de rimes pour l'oreille qui n'existent pas pour l'œil ? Dans ce cas, on les dit pauvres, je crois. Et si je veux m'amuser à tirer la langue et à lui faire dire ce qu'elle ne dit pas, j'en arriverai à déduire — qui m'en empêchera ? — que le lu dans certains esprits mal tournés,



peut s'assimiler au lit, esprits chantournés devrais-je dire, qui ne cherchent plus à raisonner mais, derviches du verbe, chantent à force de tourner.

Pour la plupart des gens, il n'en reste pas moins vrai que le lit a peu de choses à voir avec le lu, disons avec le discours — ceci bien que dans la langue on parle de lit de justice ou de cour si je me souviens bien, lequel renvoie chez Larousse à l'étrange définition suivante : siège qu'occupait le roi dans les séances solennelles du parlement et par la suite, ces séances elles-mêmes, ce qui signifie ni plus ni moins qu'à une certaine époque on lisait, c'est à dire on annonçait, on proclamait, dans ou sur un lit, ce qui égalise en somme le lit et la parole, les comportements sexuels et le langage, pour en arriver à dire que le lieu de l'amour par excellence n'est pas plus digne d'être privilégié qu'une simple chaise, laquelle, ni plus ni moins, a pour fonction d'accueillir un postérieur, zone vulgaire entre toutes d'un individu, fût-il royal. Et là viendrait à point tel souvenir, fort banal lui aussi, de Montaigne, à propos des grands de ce monde qui ne sont jamais assis que sur leur cul.





Heureusement je vous ai oublié, car vous pourriez dire tout ceci bien tiré par des cheveux que, par surcroît, je coupe en quatre. Libéré de ce reproche, j'en conserve une sorte de jouissance retorse depuis que je me suis laissé aller à ces fariboles. En effet ne faut-il pas, occupant son imagination à de petits délires style Almanach Vermot à l'ancienne, comptines d'école maternelle ou élucubrations de linguistes prestidigitateurs, prouver qu'on est capable de mener un raisonnement, de développer un sujet, en somme qu'on n'est plus vide d'inspiration, infirme de construction, en d'autres termes pur embryon d'écrivain ? Des âmes charitables allègueront aussi le sens de la langue dont on fait la plupart du temps grand cas au sujet des apprentis, des novices à qui de bons apôtres accordent le temps de faire leurs preuves, ce qui, leurs conseillers le savent bien, aboutit pour ces victimes d'un pilori seulement différé, à l'obligation de manifester comme une évidence une totale impropiété à l'écriture qui en général ne leur est nullement imputée à défaut. Il était doué en lettres mais il a bifurqué. À l'heure actuelle, avec le problème de l'emploi, vous comprenez, être bon en lettres ne sert à rien et puis, de toute façon, c'est un domaine où il est si difficile de percer...

Dans cette perspective, ma dérive représenterait le résidu d'une vocation quand elle a oublié son destin ou son homme, les brimborions de mots, reliefs d'un festin jamais consommé, ce qui subsiste d'une créature humaine qui a encore un pied sur terre quand elle s'est livrée une fois pour toutes aux facéties de son fantôme.

Il est tentant de le penser. Mais il y a plus encore. Mon mal vient de plus loin ainsi que le disait — elle le lisait dans les astres — la Phèdre de nos récitations scolaires. Mon fantôme me prouve qu'il vient de ma relation à la langue elle-même et à ce qu'en ont fait, avant moi, et sans doute depuis le commencement des temps, les hommes qui sont passés d'on ne sait quels vagissements ou grognements de bête à ce qu'on appelle la parole. En général, on parle de langage articulé, pléonasme peut-être car je

crois avoir déjà sous-entendu dans ce qui précède qu'à mes yeux un bruit de bouche ne devient vraiment attribut majeur de notre espèce que s'il organise un système de rapports, en l'occurrence sonores, ce que l'épithète d'articulé me paraît à peu près inutilement souligner. Cette observation naïve tient compte du fait que je ne suis pas plus psychanalyste qu'écrivain patenté, même si, à la faveur d'un certain accès d'outrecuidance particulière au cours de mon histoire, j'allai jusqu'à me réclamer de la Société de Psychanalyse de ma région qui me réprimanda vertement pour ce statut à ses yeux usurpé, non sans que j'eusse prononcé je ne sais quelle contribution à je ne sais quel colloque organisé par je ne sais quelle institution qui ne m'avait d'ailleurs pas ménagé je ne sais quelle approbation. Tout ceci pour dire qu'entretenant avec le matériau dont on se sert pour rapporter à l'aide de lui-même une relation aussi frivole, immaîtrisée et en définitive conflictuelle que la mienne, il y a précisément peu de chances d'aboutir à ce qu'il est convenu d'appeler une forme. Faites donc du calembour, de la ritournelle, me serina-t-on, toujours aussi charitablement. Force me fut de reconnaître que là, au moins, en matière d'escarmouches verbales, j'aurais pu m'en donner à cœur joie sans encourir le reproche de l'informe, voire du difforme. Or, voyez mon entêtement, ça ne me tranquillisait pas.

Avec tout ça, à propos d'entêtement, je m'aperçois que je n'ai pas, et de loin, élucidé — je veux dire au sens étymologique, éclairé — la nécessité qu'a comportée, au moment où elle s'est imposée à moi, ma divagation autour de la lecture et du lit. Je me suis laissé entraîner. Par un fil. Dans mon enfance, on disait toujours fil de laine. Cette expression m'a toujours paru bizarre étant donné qu'il s'agit là d'un élément à résistance limitée et dont le seul intérêt quant à son rôle d'agent de continuité ou de liaison semble résider dans la souplesse alliée à la douceur, pour ne pas dire la caresse, peu propre, en tous cas, à tracter qui ou quoi que ce soit. Cependant, avec la laine, n'établit-on pas volontiers une relation qui a du soyeux, du moelleux, qualités que j'apprécie au plus haut degré dans un rapport quel qu'il soit, même s'il n'y est question que de mots ? N'est-il pas abusif de pousser le goût du vivant, disons pour faire court et peser lourd, l'anthropocentrisme, jusque là ? Le langage, vous le savez, n'est pas fait d'êtres en chair et en os mais de signes — bon élève récite par cœur — semi motivés, semi arbitraires qui composent un système. Rien à voir avec la peau ou le sang. Malgré tout, je me comporte avec eux, en les traitant comme s'ils étaient des partenaires de travail ou de rêverie, disposés ou non à m'accompagner. C'est peut-être qu'un brin de séduction

est indispensable pour mener à bien, dans les meilleures conditions, une tâche au sein du collectif humain ?

Du haut — ou depuis le fond — de ma quarantaine bien sonnée, je dois convenir que j'ai appris ça très tôt. En tant que fils unique, j'ai éprouvé de bonne heure un besoin quelque peu frénétique de m'entourer de camarades vite promus au rang d'amis, dans le but de contribuer ensemble à la réalisation d'un objet, qu'il soit concret — coffret de bois blanc, marmite norvégienne par exemple — ou abstrait — compte rendu de lecture, exposé par équipe sur une visite guidée. À l'école primaire et même beaucoup plus tard, j'aurais fait de la fausse monnaie pour qu'on me fît la faveur de s'atteler, d'œuvrer avec moi à quelque labeur créatif. Pas du tout parce que j'étais en difficulté, traînard ou retardé. Au contraire, j'avais de l'énergie à revendre et de bons résultats. Non. Pour réaliser, j'aimais être entouré. Je ne dis pas adulé. Plutôt enveloppé, embrigadé, embobiné, mûr pour ce que ma mère appelait, du même mot dont elle fustigeait les voyous à influence dangereuse dont elle m'exceptait avec soulagement, ceux qui sortaient en bande avec des filles et menaient, disait-elle, une vie de patachon, un fil à la patte.

Eh bien ce fil, je l'ai dit, je suis en effet son esclave, non sous les espèces que ma mère redoutait, mais aussi fort et peut-être pas mieux. C'est le fameux fil de laine qu'on ne porte pas à la patte, plutôt sans doute à la main ou aux doigts depuis que la plume elle-même ne se porte plus. C'est lui, à coup sûr, qui m'a empêché de faire un sort à la question épineuse du lit — de Procuste ? Pourquoi redouter un cliché ? — que j'ai éludée avec satisfaction, remerciant les phrases de me l'avoir fait contourner, détourner en litanie autrement entonnée. On le sait. Ce que l'on évite raccourcit ou allonge, c'est selon. En tous cas réajuste l'enjeu de ce qu'on dit, pour prendre la mesure provisoire de ce que l'on ignore. Question de hasard ? Peut-être. Il n'en reste pas moins que le lièvre levé, qu'on le vise ou qu'on renonce, il poursuit sa course, bondit au dessus des taillis. Vous m'avez vu venir. Disons qu'entre lu et lit j'ai choisi — ou n'ai-je pas été élu ? — le lu et non le lit.

Nous touchons au but : je suis le genre de type qui s'est demandé jusqu'à trente ans ce qu'il pourrait faire de son sexe — oui, ne riez pas,

ça existe, cette catégorie d'individus — et qui se contentait de déclarer, à propos de fesse s'entend, je hais les femmes et je n'aime pas les hommes. On me rétorquait gentiment : mais vous êtes marié, voyons, alors ne vous faites pas passer pour ce que vous n'êtes pas. Vous avez eu un moment difficile, ça arrive souvent, vous savez, à des jeunes qui hésitent, qui ne connaissent pas la vie, qui ne se connaissent pas eux-mêmes, si vous voulez. On appelle ça une crise d'identité. On en a vu d'autres. Ça court les rues, mon ami. Eh bien oui, je veux bien. N'empêche que j'ai fait un mariage blanc. On s'esclaffait. Qu'est ce que vous racontez ? Vous avez deux enfants. Et si votre femme n'avait pas fait une fausse couche, vous auriez pu prétendre que vous en aviez trois. Que vous le vouliez ou non, vous êtes père. Un père qui a fait un mariage truqué, un fiasco charnel, une erreur sexuelle à tire larigot, ça n'existe pas. Vous vous êtes raconté des histoires.

Alors j'arrivais à fond de train. Justement, justement. Nous y voilà. Je me suis raconté une vie imaginaire à laquelle j'ai tellement cru que j'ai fini par la vivre. Incapable de la moindre fiction parce que ma vie avait fait le plein d'irréel, je n'avais plus rien à inventer. Drame dont s'est emparé mon fantôme. Et il y a maintenant de fortes chances pour que j'effleure avec lui quelque sol des images parce que cette existence d'irréalité intégrale, il me permet de la mener sur un fil, la déplaçant sans arrêt, acrobate ou acteur, dans l'immensité du langage, à coups de faux semblants.

Faire de sa vie une fable, avec les caractères d'inconsistance, de légèreté, les contours vaporeux d'un songe délicieux ou d'un cauchemar dont on sait qu'il va vous lâcher sitôt le réveil sonné — même s'il flotte en vous quelques instants encore dans un moment de lumière indéfinissable, disons pour le soir entre chien et loup, ce qui n'a pas d'équivalent dans le bestiaire pour le matin — veut dire qu'on a opéré ce que, depuis quelque temps — l'an deux mille n'a que dix ans — on appelle en politique d'un terme culinaire, l'amalgame, c'est à dire l'assimilation induite d'un élément ou d'une catégorie à l'autre, de telle façon qu'une chatte n'y retrouverait

pas ses petits. Comme les nationalistes bornés qui voient en bloc dans les maghrébins autant de terroristes d'un Islam agressif, on peut devenir un raciste de l'imagination. Le vécu c'est le roman. Tant qu'on y est, on voudrait faire la totale, boucler la boucle et dire à l'envers, le roman c'est le vécu. Quelle joie de l'intellect à cette jonglerie ! On a tout mis dans le même sac. Et ça ne marche pas. Pas tout à fait. D'où le fil.

La vérité, c'est que ce contentement, ce consentement, je ne m'y suis pas laissé prendre longtemps. À supposer d'ailleurs que mon raisonnement ait poussé aussi loin des arguties que ma conscience claire — c'est l'expression consacrée en philosophie, je crois, ou tout bonnement dans le parler le plus commun, pour désigner ce regard pénétrant dont nous créditons avec vantardise notre intelligence bornée — devait énergiquement négliger en les taxant de pures entourloupes cérébrales. Et la lumière est venue. Ou plutôt une obscurité si profonde que je n'en suis pas, tel que vous me voyez, revenu. Comme si les ténèbres s'étaient petit à petit, insidieusement confondues avec, si j'ose dire, la pire des clartés. Je dis insidieusement. Car je ne me suis aperçu de la transformation qu'à ses conséquences. De ma condition de vivant aveugle, je suis devenu — alors là, j'ai le droit de renverser la vapeur — un voyant imaginaire, ou si vous voulez qu'on éclaire la lanterne, un fileur possédé par un simulacre de double hélas précisément sans matérialité, sans tripes, au ventre gonflé d'air, l'esprit de prétention et — plus souvent qu'à son tour, ajoutons-le pour ne rien cacher — l'âme de désespoir.

Comment un revirement de cette envergure a-t-il pu s'effectuer malgré la police d'un petit moi si attentif — on l'aura soupçonné, l'égoïsme parle tout seul — à la sauvegarde de ses avantages ? La réponse s'impose. Grâce à la formulation de la simple phrase sans laquelle je n'aurais pas entamé ce propos : j'ai un double fantôme qui file, défile, se défile. On peut s'étonner que j'aie mis tant de temps à énoncer une proposition si carrée, si limpide que, dans une grammaire de base, elle pourrait servir de modèle à des enfants qui apprennent la différence entre l'unique et le multiple, le tout doublé de l'art du préfixe et celui, moins élémentaire, de la déclinaison. Ce dernier concernerait des élèves plus âgés, voire des étudiants qui auraient tâté de la linguistique, ravis de découvrir une unité



de sens volante, faisant varier à plaisir l'archétype de l'identité. Façon de cogito lui aussi revisité, quelque chose comme je suis deux donc j'écris, ce qui, entre parenthèses, ne nous apprend rien d'intéressant quant à la manière dont on vient à s'apercevoir de la chose.